

dar... votre âme, comme l'oubli, un oubli absolu, profond et chrétien, est entré dans le mien... Je ne vous pardonne pas parce que vous mourez, je vous pardonne, parce que Dieu interdit la haine... Vivez, Lazarine, votre fils Julien vous pleure et mon père vous aime encore.

La mourante saisit convulsivement la main d'Herbert et la porta à son cœur.

—Merci ! dit-elle, merci !

—Vivez, si Dieu le permet, reprit Ambroise Gerbier, vous essaieriez je le sais de réparer votre faute et de payer Herbert de ce qu'il souffrit pour vous !

—Mon Dieu ! fit Lazarine, ils oublient ! ils ne maudissent pas et je pourrais encore être heureuse.

Elle poussa un long soupir, ferma les yeux comme si elle concentrait une pensée sur les joies qu'elle pourrait goûter encore, puis elle ajouta :

—Non, non, je ne peux pas vivre, la mort est mon châtement...

Alors seulement les yeux d'Herbert se fixèrent sur la religieuse debout au pied du lit de Lazarine.

—Ah ! fit-il, ma sœur, c'est vous que je retrouve à ce chevet ?

—Oui, fit-elle, et vous le voyez, certains jours sont bénis du Seigneur.

—Je ne vous demande pas si vous avez prié pour moi ?

—Chaque jour de ma vie.

—Ma sœur, dit Herbert, je vous demande un don ; la souffrance ne m'a pas assez rapproché de Dieu, donnez-moi une sainte médaille du chapelet que vous portez.

—Tenez, Herbert, dit sœur Sainte-Angèle, en voici une, qu'elle vous serve de pièce de mariage, le jour où vous épouserez une fille sage, dévouée et chrétienne.

—Merci, répondit le jeune homme.

Ambroise et son fils se retirèrent, le prêtre voulait achever la pacification de cette âme. Quand il quitta Lazarine un calme suprême régnait sur son visage. Vers le soir la mourante fit appeler son mari :

—Ecoute, lui dit-elle, je sais bien que tu m'aurais pardonné, mais ce n'était pas possible que je vécusse heureuse après avoir semé la douleur, impunie après avoir commis un crime. De cette heure seulement je comprends combien fut grande ta bonté, et jusqu'où me fit descendre mon ambition

pour Julien... Ne me regrette pas, tu le vois, Ambroise, je ne vaudrais pas une larme... Je ne souhaite que l'oubli du passé... Tu retrouves ton fils, tout est bien... j'ai mal vécu, je vais bien mourir...

—Oh ! fit le malheureux dont toute l'ancienne tendresse se réveillait à la pensée de perdre celle qu'il avait chérie si profondément, si tu voulais, si tu pouvais vivre...

—Dieu est juste, Dieu ne le permet pas...

Dès le matin du jour suivant des mains pieuses ornèrent la chambre de la malade. On devait lui apporter le viatique. Elle le reçut avec une humilité profonde, une ferveur sincère.

On eût dit que la mort n'attendait que cette manifestation chrétienne pour frapper d'un coup suprême celle qui était condamnée, dans la journée de cette agonie ; sœur Sainte-Angèle ne la quitta pas. Julien passa deux longues heures dans les larmes, serrant dans ses bras ce corps agité du frisson de la mort.

Vers le soir Lazarine se souleva échevelée.

—Le fusil ! dit-elle, j'ai armé le fusil... du sang... le sang d'Herbert m'étouffe.

La religieuse approcha le crucifix de ses lèvres.

—Dieu est amour, lui dit-elle, jetez-vous dans l'abîme de sa miséricorde... le souvenir de vos fautes serait à cette heure dangereux comme une tentation...

—Oui, fit la malade, car cette tentation entraînerait le désespoir.

À la nuit, ses mains s'agitèrent, courant sur les draps froissés, elle tourna ses regards vitreux vers les trois hommes agenouillés près d'elle, cria encore une fois pardon ! et retomba sur les oreillers.

Sœur Sainte-Angèle lui ferma les yeux, et le prêtre emmena Ambroise, Julien et Herbert.

Le lendemain Lazarine reposait dans le cimetière, et la maison qu'elle venait de quitter prenait le deuil.

Herbert laissa s'écouler deux jours, puis il s'enferma avec son père dans la chambre jadis habitée par Madelonne, et il lui dit en serrant ses mains calmes et tremblantes :

—Partons d'ici, les douloureux souvenirs nous hantent et des fantômes